

Aquino, notre camarade, notre frère...

C'est dans ce Paris des années 1950 que je t'ai rencontré. Le Viêt-nam en était encore au début de sa longue et meurtrière guerre de libération ; les pays du Maghreb frémissaient d'impatience, ceux de l'Afrique au sud du Sahara donnaient l'impression rassurante pour les puissances coloniales que leur domination était ad vitam aeternam. Ils n'ignoraient pas, cependant, l'existence d'hommes comme toi... Du Maroc, où tu enseignais, et où tu comptais parmi tes amis les dirigeants nationalistes tel le regretté Mehdi Ben Barka, dont tu as pleuré avec nous la mort, tu as préparé avec Marcelino dos Santos et Mario de Andrade la naissance de la Conférence des organisations nationalistes des colonies portugaises (C.O.N.C.P.) qui réunissait les mouvements de libération nationale d'Angola, du Mozambique, de Guinée-Bissau, du Cap-Vert et Sao Tome.

Quelles années dures et fécondes ! Quelle abnégation, quelle force de caractère et quelle certitude il vous fallait pour traquer l'ennemi colonial, dénoncer ses méfaits, éclairer les gouvernements, les diplomates, les journalistes et, à travers eux, l'opinion internationale, sur la réalité de l'oppression des peuples d'Angola, du Mozambique, du Cap-Vert, de Guinée-Bissau, de Sao Tome et Principe, par le régime fasciste de Salazar. Tu étais, comme tes compagnons, convaincu de l'inéluctable : seule la lutte armée mettrait fin à ce régime honni. Et tu t'es consacré à cette tâche conforté par l'exemple du peuple algérien et de son mouvement, le F.L.N., avec lequel vous aviez tissé des liens dès 1954. Aussi, c'est donc tout naturellement qu'à l'indépendance de ce pays tu t'es installé à Alger, la « Mecque des révolutionnaires », selon l'expression d'Amilcar Cabral, dont la mort était déjà programmée par les tueurs de la P.I.D.E. portugaise.

Et c'est sur une terre purifiée de la présence coloniale que vos militants sont venus apprendre auprès de leurs frères algériens les techniques de la guérilla et se former pour prendre en main les destinées de leurs patries.

C'est là, mon cher camarade, que j'ai appris à mieux te connaître, à t'admirer et à t'aimer. C'est là que j'ai senti la profondeur de ton engagement total auprès des peuples qui combattaient le fascisme portugais. C'est là, dans ce petit appartement, non loin de l'université où tu enseignais les sciences politiques, et qui était devenu le quartier général du Frelimo, du MPLA et du P.A.I.G.C., que je voyais souvent Agostinho Neto, Amilcar Cabral, Marcelino dos Santos et leurs camarades, qui venaient souvent partager avec vous le modeste dîner du soir. C'est là aussi que tu t'es révélé comme un grand journaliste, un analyste visionnaire, inlassablement à la recherche de tous les aspects qui caractérisent le combat libérateur. Tu as rejoint notre journal dès sa fondation, en 1969, devenant ainsi le premier commentateur et chroniqueur de tout ce qui concernait l'Afrique d'expression portugaise. Que de « scoops », que d'interviews exclusives que d'analyses, dont l'histoire a confirmé la réalité, tu as réussi à nous fournir. Sans autre contrepartie que celle de la satisfaction d'un devoir militant accompli.

Militant chevronné, écrivain sagace, historien scrupuleux, universitaire prestigieux, ces qualités t'ont désigné pour être au premier rang des confidents et conseillers de Samora Machel, au lendemain de l'indépendance du Mozambique.

En te chargeant des missions diplomatiques les plus délicates, à Lisbonne, Londres, Paris, Washington, Luanda, Harare et, plus tard, en Afrique du Sud, Samora Machel prouvait par là l'immense confiance qu'il plaçait en toi.

Quel choc et quelle douleur en nous, Aquino, que ta disparition. Adieu, Aquino, notre camarade, notre frère. Que la terre de ta patrie te soit légère.

Ta mémoire continuera de nourrir nos écrits.

SIMON